

Mémoire des attentats : endurer et raconter l'angoisse
Apprivoiser l'angoisse.

Sarah Gensburger et G r me Truc (dir.), *Les mémoriaux du 13 novembre*, Paris,  ditions de l'EHESS, 2020.

Laura Nattiez, Denis Pechanski et Cécile Hochard, *13 novembre. Des témoignages, un récit*, Paris, Odile Jacob, 2020.

Le procès des attentats du 13 novembre 2015 ouvre un espace de paroles inédit pour les avocats des parties civiles et de la défense, les juges, les experts et tous les témoins appelés à la barre. Depuis le 8 septembre dernier, les interrogations et les dépositions se succèdent à un rythme soutenu pour former la trame d'un récit gla ant, souvent qualifié d'historique. Ces échanges sont scrutés, retranscrits, reproduits sous la forme de croquis, film s. Tous dissèquent la violence meurtrière qui brisa les destins. Plus de 1300 blessés et 130 visages emportés, 130 voix qui se taisent à jamais. Ces visages sont pourtant au cœur du propos. Comme le rappelait Victor Hugo, « les morts sont les invisibles, mais ils ne sont pas les absents »¹. Pour le magistrat Denis Salas, ils ont même « droit à la parole »². Comment, dès lors, parler au nom des morts ?

La question ne concerne pas le seul cadre judiciaire. Elle se pose dès le lendemain des attentats. Deux ouvrages permettent de mieux comprendre les processus mis en place à ce sujet. Dans *Les mémoriaux du 13 novembre* (Paris,  ditions de l'EHESS, 2020), douze chercheurs en sciences sociales et archivistes se concentrent sur les mémoriaux qui, en quelques heures, envahissent les trottoirs et regroupent une multitude de dessins, messages, images, fleurs et autres bougies³. Les auteurs de l'ouvrage *13 novembre. Des témoignages, un récit* (Paris, Odile Jacob, 2020) donnent quant à eux la parole aux victimes, témoins, aidants, professionnels et responsables politiques directement affectés par les attentats du 13 novembre.

Ces deux approches s'ancrent dans des projets de recherche interdisciplinaires⁴. Elles relèvent d'une démarche à la fois scientifique et citoyenne. Il s'agit certes de répondre à des questions

de recherche précises : comment les individus endurent-ils la violence des attentats (comment se mobilisent-ils, comment occupent-ils l'espace public ?) et comment racontent-ils cette violence (quels éléments retiennent-ils, quelle « mise en intrigue » choisissent-ils⁵ ?). L' tude Ces questions permettent de mettre en lumière des processus de « mémorialisation » et de narration décisifs pour tenter de dépasser une forme de sid ration⁶. La démarche va pourtant bien au-delà du seul intérêt scientifique. Livre-mémorial d'une part, récit en hommage aux victimes de l'autre, ces deux entreprises collectives contribuent aussi à « rendre le passé habitable »⁷.

Endurer la violence

Dès les premiers jours qui suivent les attentats, une équipe de chercheurs en sciences sociales se concentre sur la création et l'évolution des mémoriaux qui se multiplient dans la capitale. Les observations commencent littéralement « au ras du sol »⁸ et se terminent dans les musées où sont *in fine* exposés certains des objets initialement déposés sur les trottoirs. Cette diversité de scènes est appréhendée par des études ethnographiques, des analyses de contenu et des entretiens regroupant à la fois des individus présents sur les lieux et des professionnels impliqués dans la gestion et l'archivage des mémoriaux. Cet impressionnant travail empirique est mis en exergue par plus de 400 photographies, ainsi que par des encadrés particulièrement éclairants sur la façon dont la mémoire « travaille ».

Il est en effet frappant que même la tentative de « mus fier » l'éphémère ne parvienne pas à figer la mémoire. Les représentations du passé, qu'il s'agisse de souvenirs individuels (vécus ou transmis) ou de mises en récit publiques du passé, ne sont jamais fixées une fois pour toutes. Elles fluctuent en fonction des circonstances résonances et des résonances pr sentes⁹. C'est en ce sens que Saint Augustin définit la mémoire comme le « présent du passé »¹⁰. En suivant la trajectoire des objets et des messages déposés dans la foulée des attentats, les chercheurs décortiquent avec finesse toute une chaîne d'opérations visant à trier les souvenirs. Des « gardiens de la mémoire » émergent très rapidement sur les lieux des mémoriaux afin de détecter les messages les plus politisés, jugés inappropriés. Des équipes d'éboueurs  laguent quant à eux les fleurs fanées, les objets abîmés. Des archivistes retroussent enfin leurs manches pour ramasser, lire, trier, en somme laisser parler les « petits papiers » (p. 95). La tâche est titanessque. Dès février 2017, près de 9000 images sont mises en ligne. De ces images, chaque concitoyen retiendra celles qui le touchent le plus intimement. Et cette sélection est elle-même susceptible d'évoluer. Les études longitudinales réalisées

¹ Phrase extraite du discours prononcé par Victor Hugo le 19 janvier 1865 sur la tombe de la jeune fiancée de son fils, Emily de Putron (* uvres complètes*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 65).

² *Le Monde*, 3 septembre 2021.

³ Sur la notion de « mémorial éphémère », voir Jack Santino (dir.), *Spontaneous Shrines and the Public Memorialization of Death*, New York, Palgrave – Macmillan, 2006 ; Erika Doss, *The Emotional Life of Contemporary Public Memorial. Towards a Theory of Temporary Memorials*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2008 ; Peter Jan Margry et Christina Sanchez-Carretero (dir.), *Grassroots Memorials: the Politics of Memorializing Traumatic Death*. New York, Berghahn Books, 2010 et Sarah Gensburger, *Mémoire vive. Chronique d'un quartier (Bataclan 2015-2016)*, Paris, Anamosa, 2017.

⁴ La réflexion consacrée aux mémoriaux du 13 novembre s'inscrit dans le sillage du projet REAT (La REaction sociale aux ATtentats : sociographie, archives et mémoire) conçu par G r me Truc. L'ouvrage *13 novembre. Des témoignages, un récit* fut rédigé dans le cadre du *Programme 13-Novembre* piloté par l'historien Denis

Peschanski et le neuropsychologue Francis Eustache depuis 2016. Ce projet mobilise des historiens, sociologues, psychopathologues, neuroscientifiques et psychologues.

⁵ Paul Ricoeur, *Temps et Récit, I, L'intrigue et le récit historique*, Paris, Le Seuil, 1983.

⁶ G r me Truc, *Sid rations : une sociologie des attentats*, Paris, Presses Universitaires de France, 2016.

⁷ Cette expression figure dans les premières lignes de la leçon inaugurale de Patrick Boucheron au Collège de France, le 17 décembre 2015 (*Ce que peut l'histoire*, Paris, Fayard, 2016).

⁸ Jacques Revel, « L'histoire au ras du sol », préface de l'ouvrage de Giovanni Levi, *Le Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du xvi  siècle*, Paris, Gallimard, 1989, p. I-XXXIII.

⁹ Voir Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997 et Roger Bastide, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », *L'Année sociologique*, n  21, 1970, pp. 65-108.

¹⁰ Saint Augustin, *Les confessions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 269.

dans des cadres post-conflit en attestent¹¹. « Patrimonisation » ne signifie donc pas homogénéisation.

L'ensemble des acteurs interrogés considèrent ces opérations de collecte comme intenses sur le plan des émotions. Ainsi, les archivistes ajustent leurs procédures et leurs regards pour faire face à l'histoire en direct. Ils trient les pièces sur la base de leur valeur « émotionnelle » et « mémorielle » plutôt que sur une base scientifique au sens strict. Quant aux membres des services de propreté interrogés par Maëlle Bazin, ils voient eux aussi leur métier se réinventer, chacun faisant « comme si c'était pour lui, comme si c'était des proches » (117). En entretenant les mémoriaux pour qu'ils ne soient pas salis, ils sont décrits par Guillaume Nahon comme autant d'« infirmiers » « [prenant] soin des quartiers blessés » (p. 104). Cette métaphore thérapeutique semble indiquer que tous prennent part à un rituel de deuil, parfois associé à une forme de « réparation » (p. 220). Aller « à République », comme plusieurs personnes l'expliquent, c'est rejoindre un « refuge » dans la tempête (p. 89).

Les émotions évoquées tout au long de l'enquête par des voisins, des proches, des badauds ou des ultras du PSG¹² sont variées. Tristesse, ressentiment, colère, peur, solidarité, compassion sont intenses et entrelacées¹³. Les expressions de haine ne concernent qu'une infime partie des messages déposés (0,2%, p. 108)¹⁴. Comme Sylvain Antichan le montre, c'est à l'inverse le « besoin d'être avec les autres », de ressentir le « collectif », de faire partie d'un « nous » qui anime les mémoriaux (p. 89). Ce « nous », qu'il soit évoqué dans les messages ou esquissé dans les dessins, dépasse souvent le « nous » des Parisiens ou même des Français. Ces deux groupes d'appartenance paraissent renforcés à la suite des attentats, mais la dimension européenne, si ce n'est cosmopolite, est elle aussi présente.

Il est d'ailleurs frappant que les mémoriaux de Paris renvoient presque inmanquablement à ceux de New York au lendemain des attentats du 11 septembre, de Madrid après le 11 mars 2004 ou encore de Londres après le 7 juillet 2005. A ce sujet, les nombreux étrangers présents dans le cadre des mémoriaux ne peuvent sans doute pas être tous réduits à des « touristes macabres ». En ajoutant une fleur, une bougie ou un dessin, certains de ces *autres* ne participent-ils pas à une mémoire pensée comme « collective » ? Si oui, le phénomène de mémoriaux spontanés dépasse de loin les périmètres du patrimoine national. Cet élan consensuel ne permet toutefois pas de comprendre l'ensemble des dynamiques en place. L'enquête de terrain menée par Emmanuel Cayre montre qu'à Saint-Denis, ce n'est pas seulement le 13 novembre qui a marqué les esprits, mais aussi – et peut-être même davantage – le 18 novembre. Ce jour-là, le RAID, unité d'intervention de la police nationale, lance un assaut afin de neutraliser les derniers terroristes retranchés dans un appartement du centre ville de Saint-Denis. L'immeuble dévasté est rapidement transformé en mémorial spontané, les sinistrés réclamant la reconnaissance de leur statut de victimes de terrorisme. Très vite, les revendications liées à la mémoire de cet événement se greffent à l'expérience quotidienne

¹¹ Voir à titre d'exemple David Backer, « Watching a bargain unravel? A panel study of victims' attitudes about transitional justice in Cape Town, South Africa », *International Journal of Transitional Justice*, 2010, 4, pp. 443–456.

¹² Ils se réunissent chaque année pour commémorer la perte de l'un des leurs. Voir à ce sujet le travail de terrain réalisé par Delphine Griveaux et Solveig Hennebert.

¹³ Voir en particulier les registres de condoléances analysés par Hélène Frouard et les fonds additionnels des Archives de Paris répertoriés par Audrey Ceselli.

¹⁴ Voir le traitement archivistique des hommages aux victimes mis en valeur par Mathilde Pintault.

de la « relégation sociale et territoriale ». Cinq ans plus tard, de nombreux habitants se perçoivent en fin de compte comme des « victimes de seconde zone » (p. 252).

Raconter la violence

Plutôt que de se pencher sur les tensions du présent, Laura Nattiez, Denis Pechanski et Cécile Hochard se concentrent quant à eux sur le(s) récit(s) du passé en partant d'une seule et même interrogation : « Pourriez-vous me raconter le 13 novembre 2015 ? ». C'est moins d'un an après les attentats que cette question est posée par toute une équipe de chercheurs à près de 1000 personnes. Elle le sera encore à trois autres reprises étalées sur dix ans. Il s'agit donc de recueillir quatre fois la parole des mêmes individus au cours d'une décennie. L'ampleur du projet est à la fois rarissime et pourtant presque indispensable tant les effets de la violence qui a dévasté Paris en 2015 ne se compteront probablement pas en années, mais en générations.

A l'instar du premier ouvrage évoqué, la démarche porte sur l'articulation entre représentations individuelles et collectives des attentats. Comment des souvenirs aussi traumatiques que ceux des attentats du 13 novembre 2015 évoluent-ils ? Comment façonnent-ils à la fois les mémoires vives et les narrations publiques du passé national ? Pour répondre à ces questions, les membres de l'équipe, par-delà leurs disciplines respectives, ressentent une tension : s'ils souhaitent avant tout « traquer la vérité du témoin, et non la Vérité » (p. 13), leur ambition est aussi de reconstituer les événements tels qu'ils se sont passés (p. 10). Deux dimensions s'enchevêtrent donc : d'une part, un travail de mémoire destiné à accueillir le plus fidèlement possible l'expérience des témoins ; d'autre part, un travail d'histoire afin de contrer l'amnésie, de « pallier contre une mémoire qui flanche » (p. 10), de lutter contre les théories du complot (p. 14).

Sur le plan méthodologique, la démarche est des plus ambitieuses puisqu'elle vise l'émergence d'une « science de la mémoire » - ni plus ni moins (p. 290). Cet objectif repose sur la volonté de retranscrire les faits avec « la plus grande rigueur possible, sans pathos, ni froideur » (p. 11), sans laisser la moindre place à l'interprétation, ni à la fiction¹⁵. C'est donc après le croisement minutieux de tous les témoignages qu'un seul récit commun est proposé. Celui-ci vise trois grands types d'acteurs.

Les victimes, tout d'abord. La plupart des témoignages reviennent sur leurs corps abîmés, déchiquetés, amoncelés. Réduits à l'état d'objets traînant sur les trottoirs (les mêmes que ceux qui seront ensuite recouverts de bougies et de fleurs), ces corps défigurent Paris et transforment certaines de ses rues en véritables morgues. A ce sujet, les souvenirs partagés par les survivants sont comme marqués à tout jamais par « le sang des autres ». Ils témoignent de séquelles physiques et/ou psychologiques profondes. Écrasés par le poids des fantômes, de leurs sanglots et de leurs silences, nombre de rescapés ressemblent aux arbres d'une forêt ravagée par les flammes.

Un deuxième type d'acteurs regroupe les criminels et leurs complices. Contrairement au prétoire, ils restent silencieux dans ce récit. Leurs actions sont décrites avec une minutie

¹⁵ Sur les rapports entre fiction et histoire, voir Paul Ricoeur, *Temps et Récit, III*, Paris, Le Seuil, 1985, pp. 330-331 et, du même auteur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000.

souvent douloureuse. Mais ils ne prennent pas part au débat. Enfin, un troisième ensemble d'acteurs rassemble les tiers, depuis les voisins jusqu'au chef de l'État. Quelle est leur juste place? Au moment des faits, l'horrible place les tiers devant un dilemme. Il les convie soit « à la posture du spectateur », soit à celle « du lâche incapable de regarder »¹⁶. Entre ces deux extrêmes, toute une panoplie d'attitudes est concevable. Elles sont décrites au fil du récit proposé. Certaines attitudes sont héroïques. Le commissaire unanimement dépeint comme un modèle de courage. Le voisin qui ouvre son appartement à tous les rescapés-naufragés qui ont besoin d'un abri, d'une couverture, d'un café. Aux antipodes, d'autres tiers saisissent leur téléphone portable pour prendre des photos tout en continuant leur chemin. Suscitant la rage des survivants, ils sont comparés à des « charognards » (p. 101 et p. 201). Ces souvenirs sont pénibles, mais le plus cruel d'entre eux découle de l'impératif tri des victimes. Devant la masse des corps à soigner, lesquels privilégier dans l'urgence ?

Le rôle du tiers est tout aussi fondamental après les faits. A ce sujet, nombre de familles des victimes pointent le rôle central de l'État dans leur travail de deuil. Ces familles sont non seulement affectées par la brutalité de la séparation, mais aussi par le protocole strict des derniers adieux avec leurs défunts. Comment saluer un enfant, un parent, un partenaire quelques minutes à peine, derrière une vitre, sans pouvoir le toucher, ni l'embrasser ? Après pareille épreuve, une majorité de proches et de survivants souligne la valeur des cérémonies officielles. A côté des mémoriaux spontanés et initiés « par le bas », ces temps d'hommage solennels sont présentés comme essentiels. Ils incarnent une forme de reconnaissance, permettent de « faire communauté » et de « partager des émotions » envahissantes. Les mots sont souvent identiques à ceux qui décrivent la portée des mémoriaux. Les discours prononcés au nom de l'État contribuent donc manifestement à la mise en place de rituels qui dépassent le domaine strictement politique. Pour une majorité de témoins, sentir que l'État est « présent », au moment même du dénuement, procure un ancrage et un réconfort. Cette expérience est d'autant plus frappante qu'il est désormais commun de dénigrer l'impact de discours officiels détachés du terrain et concurrencés par les récits qui inondent jour et nuit les réseaux sociaux.

L'ensemble des témoignages recueillis permet par ailleurs de mieux cerner le processus cognitif de la mémoire des attentats. Trois remarques méritent ici d'être faites. La première concerne les biais et les erreurs. Comme dans toute forme de représentations individuelles, les confusions, voire les contradictions, sont ici fréquentes. Elles ne résultent nullement de la mauvaise foi des témoins. Elles rappellent plus simplement le caractère fluctuant de la mémoire. Cet aspect n'est pas un attribut négatif, mais fonctionnel - ou inhérent - de tout recours au passé¹⁷. Il n'est donc guère surprenant que l'apparition de nouveaux témoignages provoque la reconstruction et/ou la simplification d'un récit initial.

Une deuxième remarque liée au processus cognitif de la mémoire porte sur l'importance des sens olfactif et auditif. La lecture de la trame qui ressort des centaines de témoignages recueillis montre la puissance des odeurs et des bruits dans les processus mémoriels. Les odeurs de « poudre mêlée au sang » parsèment tous les chapitres de l'ouvrage. Idem pour le ce qui apparaît à tous les témoins comme le bruit de pétards. A l'inverse du bruit tonitruant

des rafales, l'absence totale de bruit (« des centaines de personnes, aucun bruit », p. 183), le « silence assourdissant » (p. 185) sont la source d'une angoisse profonde.

Celle-ci mène à une troisième et dernière remarque : l'angoisse perdure. Elle ronge au point de transformer, chez certains, le paysage intérieur en ruines. Cette brèche par lequel le souvenir brûle importe au plus haut point. L'ouvrage *13 novembre* se termine en évoquant le suicide de plusieurs survivants - finalement rattrapés par les flammes. Dans un tout autre contexte, Jorge Semprun évoquait les « métastases fulgurantes du souvenir » ou ce qu'il nommait le « malheur de la mémoire »¹⁸. Les conséquences à long terme d'une violence telle que celle des guerres ou des attentats imposent aux chercheurs une posture particulière. Le sujet ne peut être appréhendé sans une forme de respect infini pour les combats quotidiens et souvent invisibles de ceux qui restent. Les deux ouvrages commentés dans ces pages montrent le chemin de ce respect.

¹⁶ Susan Sontag, *Devant la souffrance des autres*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 2003, p. 50.

¹⁷ A ce sujet, voir Marie-Claire Lavabre, *Le fil rouge. Sociologie de la mémoire communiste*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences politiques, pp. 35-36.

¹⁸ Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 255 et p. 271.